

Ce document est une version électronique d'un article publié dans *Revue Fontenelle* :
Rioux-Beaulne, M. (2008). Fable et poésie : Fontenelle, art de l'invention et invention de l'art.
Revue Fontenelle, 5, 57-69.

Fable et poésie : Fontenelle, art de l'invention et invention de l'art

Mitia Rioux-Beaulne

Préambule

L'étude qui suit est en quelque sorte une amorce. Elle n'a donc d'autre visée que de jeter les bases d'une réflexion sur ce qu'on pourrait appeler la « philosophie de l'histoire » de Fontenelle, en connexion avec l'aspect le plus « constructiviste » de sa pensée, c'est-à-dire avec ce qui tend le plus, dans cette pensée, à interpréter les « productions de l'esprit » (expression qui recouvre autant la « philosophie » que les beaux-arts) comme des effets de lois nécessaires dont l'histoire permet de comprendre la progression jusqu'à l'époque moderne, mais qui permet, dans un même mouvement, de penser l'époque moderne comme un simple état historique. Ce mouvement d'historicisation du présent forme un socle sur lequel il devient possible, selon nous, d'interpréter la pratique philosophique de Fontenelle comme un exemple de ce que représente la pratique philosophique des Lumières françaises, laquelle repose aussi sur une certaine entente de l'histoire et de la façon dont la philosophie est engagée envers l'histoire.

Introduction : « Histoire de l'histoire »

On peut à bon droit prendre pour point de départ ce qui a d'entrée de jeu marqué les penseurs qui tournaient autour de ce « vieillard » quasi centenaire à l'heure où les Lumières devenaient proprement militantes et s'avisèrent de négliger le conseil de prudence qu'il leur avait prodigué¹, et qui se trouve dans cette petite proposition assassine

¹ On sait que Voltaire s'est insurgé ouvertement contre l'attitude prudente de Fontenelle ; peut-être peut-on lire la réplique de l'Ariste du début de la *Promenade du sceptique* de Diderot dans la même perspective. On se souviendra en effet que le dit Ariste, jeune et philosophe, se fait conseiller par un philosophe plus âgé de ne pas trop chercher à « éclairer les hommes ». Ce à quoi le jeune Ariste résiste fortement en essayant de

sur laquelle s'ouvre la *Digression sur les Anciens et les Modernes* (1688), et qu'on n'a depuis cessé de citer :

Toute la question de la prééminence entre les Anciens et les Modernes étant une fois bien entendue, se réduit à savoir si les arbres qui étaient autrefois dans nos campagnes étaient plus grands que ceux d'aujourd'hui.²

Au-delà du « brillant » de l'expression, il y a ce report de la question de la valeur comparée des Anciens et des Modernes sur le plan d'une nature invariable qui prend ici l'allure d'un coup de force.³ Ce coup de force, pourtant, il a la forme d'un procédé somme toute typique dans la pensée de Fontenelle : déjà, la mise en *parallèle* des Anciens et des Modernes dans les *Nouveaux dialogues des morts* (1683) jouait de cet effet⁴ ; de même, renversant l'ordre des deux sections du traité de Van Dale dont elle est une adaptation, l'*Histoire des oracles* (1686) plaçait, selon un ordre « naturel » revendiqué dans la préface, la question de la nature des oracles avant celle de leur histoire⁵ ; enfin, *De l'origine des fables* (écrit entre 1691 et 1699, publié en 1724)

montrer au contraire l'importance de parler ouvertement des choses les plus importantes, et notamment celles qui risquent de heurter. Voir Denis Diderot, *Œuvres* (édition établie par L. Versini), I (« Philosophie »), p. 74-77.

² *Digression sur les Anciens et les Modernes*, dans *Œuvres complètes* (présentation de A. Niderst), tome II, Paris, Fayard (Coll. « Corpus des œuvres de philosophie en langue française »), 1991, p. 413. À l'avenir, nous citerons cette édition des *Œuvres* de Fontenelle, en notant [*Titre du texte*], OC, [tome], [page].

³ Dans les notes qu'il ajoute à sa traduction allemande de la *Digression* (1727), Gottsched ne manque pas d'attaquer « l'éclat » de cette comparaison du point de vue de sa valeur heuristique, mais aussi de révéler ce que son explication contient de subversif. Ainsi, il écrit dans sa note 1 : « Monsieur de Fontenelle avance ici une comparaison amusante, dont l'éclat pourrait facilement aveugler celui qui ne prendrait pas garde. » La note 2, qui suit le second paragraphe de la *Digression*, ajoute : « Monsieur Fontenelle se présente comme matérialiste et rend corporelle l'âme de l'homme. » Voir Johann Christoph Gottsched, « Notes à la traduction allemande de la *Digression sur les Anciens et les Modernes* », dans Anne-Marie Lecoq (dir.), *La Querelle des Anciens et des Modernes*, Paris, Gallimard (Coll. « Folio classique »), 2001, p. 314-335 (p. 315 et 316 pour les citations).

⁴ Les dialogues, en effet, sont tour à tour de morts anciens, de morts anciens et modernes et de morts modernes. La plupart des seconds tendent à montrer par le biais d'un argumentaire sceptique, que la science des Modernes ne leur a pas permis de modifier une nature humaine toujours égale à elle-même. Voir, sur cette question : Marc-André Bernier, « Scepticisme et rhétorique du parallèle dans les *Nouveaux dialogues des morts* », dans Marc-André Bernier (dir.), *Parallèle des Anciens et des Modernes. Rhétorique, histoire et esthétique au siècle des Lumières*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval (« Les Collections de la République des lettres – Section Symposiums »), 2005, p. 50-61. Ce dernier écrit, notamment : « La figure de l'Ancien renferme celle du Moderne, mais de telle manière que le mort antique constitue une sorte de lieu commun à partir duquel le présent accède au sens en fonction de la logique toute rhétorique du parallèle oratoire dont le genre lui-même du dialogue des morts tire parti pour mieux l'illustrer. Histoire et rhétorique se trouvent alors disposées sur le même plan... » (p. 57)

⁵ Voir Pierre Malandain, « Nature et histoire dans l'*Histoire des oracles* », dans Alain Niderst (dir.), *Fontenelle. Actes du colloque tenu à Rouen du 6 au 10 octobre 1987*, Paris, Presses universitaires de

amènera ce procédé au rang d'une *méthode*, où, précisément, la discipline histoire est proclamée susceptible de fournir les éléments d'une connaissance des lois générales de l'esprit humain.⁶ Si l'on voulait mesurer l'impact de la pensée de Fontenelle sur ses successeurs, ce n'est peut-être pas tant en cherchant des références directes à tel ou tel texte qu'on y parviendrait le mieux, mais en observant la propagation d'une *forme* de raisonnement dont la puissance d'élucidation a été saisie par eux.

Ainsi, le projet fontenellien d'une analyse du fonctionnement de l'esprit humain doit être conduit sur deux plans nécessaires l'un à l'autre pour fonctionner. La *Digression sur les Anciens et les Modernes* s'efforce de montrer comment un problème d'histoire doit être résolu sur le fond d'une anthropologie fixiste, d'une « physique », plutôt, qui n'admet pas que nous traitions des individus d'une même « espèce » comme s'ils étaient d'une « argile » différente :

La nature a entre les mains une certaine pâte qui est toujours la même, qu'elle tourne et retourne sans cesse en mille façons, et dont elle forme les hommes, les animaux, les plantes ; et certainement elle n'a point formé Platon, Démosthène ni Homère d'une argile plus fine ni mieux préparée que nos philosophes, nos orateurs et nos poètes d'aujourd'hui.⁷

France, 1989, p. 75-84. L'auteur insiste sur l'importance de cette stratégie : « Étant donné la date de l'*histoire des oracles*, plus peut-être que la question proprement religieuse, plus que l'adroite application d'un rationalisme sceptique et méthodique, plus que l'exercice nouveau de ce qu'on a appelé " vulgarisation ", l'intérêt, pour nous, de cette œuvre et son importance dans l'histoire de la pensée résident dans la géniale utilisation d'une alternative nature/histoire avant même qu'elle ait été théoriquement posée. » (p. 77)

⁶ Fontenelle écrit, après avoir expliqué par quels mécanismes l'esprit est conduit à l'erreur : « Nous n'avons fait entrer jusqu'à présent dans cette Histoire de l'origine des Fables, que ce qui [est] pris du fond de la nature humaine, et en effet c'est ce qui y a dominé... » (*De l'origine des fables*, OC, III, p. 200), entrant ensuite dans la considération des « choses étrangères » qui doivent être tenues pour les accidents qui donnent leur tour particulier aux erreurs des différents peuples.

⁷ *Digression sur les Anciens et les Modernes*, OC, II, p. 414. On notera la proximité de ces formulations avec le traité *De l'existence de Dieu* (écrit entre 1690 et 1699, publié en 1742), qui affirme, après avoir montré que les plantes et les animaux sont formés d'atomes : « Ce ne sont donc pas des atomes d'une nature particulière qui produisent les animaux : ce n'est qu'une matière indifférente dont toutes choses se forment successivement, et dont il est très-clair que la quantité ne diminue point, puisqu'elle fournit toujours également à tout. » (*De l'existence de Dieu*, OC, III, p. 163-164)

En revanche, l'opuscule *Sur l'histoire*⁸ (écrit entre 1690 et 1699, publié en 1742) renverse l'ordre épistémique, et entend mettre l'histoire au service de cette recherche des lois de l'esprit humain, recherche dont la finalité est *morale* : ainsi l'histoire n'est plus recueil d'exemples à suivre, mais recueil des égarements de l'esprit. Une « histoire de l'histoire » seule nous élève à la « philosophie », c'est-à-dire à un « système d'histoire » où la diversité des phénomènes est ramenée à un petit nombre de causes simples, par où elle devient, pour l'être humain, connaissance de soi.⁹

S'il faut faire cette histoire, c'est qu'elle rend visible la formation des fables, c'est qu'elle rend visible la façon dont nos expériences s'organisent en connaissance du monde, c'est qu'elle rend visible, donc, les processus *nécessaires* qui nous poussent à inventer.

Histoire des inventions

Prenons l'esprit à son stade originaire, celui devant lequel Fontenelle nous place d'entrée de jeu dans *De l'origine des Fables* :

On nous a si fort accoutumés pendant notre enfance aux Fables des Grecs, que quand nous sommes en état de raisonner, nous ne nous avisons plus de les trouver aussi étonnantes qu'elles le sont. Mais si l'on vient à se défaire les yeux de l'habitude, il ne se peut qu'on ne soit épouvanté de voir toute l'ancienne Histoire d'un Peuple, qui n'est qu'un amas de chimères, de rêveries et d'absurdités. Serait-il possible qu'on eût donné tout cela pour vrai ? À quel dessein nous l'aurait-on

⁸ On a dit (voir, par exemple, la notice d'introduction d'Alain Niderst aux *OC*, III, p. 4) que *Sur l'histoire* constituait une « première mouture » de traité *De l'origine des fables*. Il nous semble pourtant que même si Fontenelle reprend textuellement de longues parties du premier dans le second, l'orientation a beaucoup changé. Le premier semble plutôt constituer l'amorce d'une réflexion générale sur l'histoire comme discipline, réflexion qui a été fondue dans un traité plus directement orienté vers la réalisation du programme que le premier cherchait à théoriser. Fontenelle fait souvent ce genre de récupération de textes qu'il a déjà écrits et dont, en les changeant de contexte, il modifie le sens ou la portée. On en trouve un exemple flagrant dans certains passages de *l'Histoire du Théâtre françois jusqu'à M. Corneille* (écrite entre 1691 et 1699 ; publié en 1742) également présents dans *l'Histoire du Romieu de Provence* (probablement un écrit de « jeunesse » ; publié en 1751).

⁹ Ainsi Fontenelle définit-il sa manière de faire de l'histoire : « Elle ressemble assez à la manière dont on fait un système de philosophie. Le philosophe a devant lui un certain nombre d'effets de la nature et d'expériences ; il faut qu'il en devine des causes vraisemblables, et que de ce qu'il voyoit, et de ce qu'il devine, il en compose un tout bien lié ; voilà le système. L'Historien a aussi un certain nombre de faits dont il imagine les motifs, et sur lesquels il bâtit le mieux qu'il peut un système d'histoire, plus incertain encore et plus sujet à caution qu'un système de philosophie. » (*Sur l'histoire*, *OC*, III, p. 176)

donné pour faux ? Quel aurait été cet amour des hommes pour des faussetés manifestes et ridicules, et pourquoi ne durerait-il plus ? Car les Fables des Grecs n'étaient pas comme nos Romans qu'on nous donne pour ce qu'ils sont, et non pas pour des Histoires ; il n'y a point d'autres Histoires anciennes que les Fables. Éclaircissons, s'il se peut, cette matière ; étudions l'esprit humain dans l'une de ses plus étranges productions : c'est là bien souvent qu'il se donne le mieux à connaître.¹⁰

Ce qui *devrait* nous étonner, c'est que l'on ait pu croire des choses qui aujourd'hui paraissent invraisemblables. Fontenelle propose donc d'enquêter sur ce qui pousse l'esprit à de telles *productions*, qui sont, pourtant, données pour vraies au moment où elles sont inventées. Cette enquête, inévitablement, se double d'une interrogation sur les conditions dans lesquelles l'esprit produit ses fables. Ce qui attire immédiatement l'attention, c'est ce fait que les erreurs ne sont pas, ici, décrites comme des raisonnements fallacieux, des sophismes ou des erreurs de jugements qui auraient pu être évitées. Ce sont des *productions de l'esprit* désormais reconnues pour fausses : ces productions ne diffèrent pas de celles qu'on pourrait faire aujourd'hui, mais nous les donnerions maintenant pour ce qu'elles sont – des *romans*. Les Grecs, eux, les donnaient pour de l'Histoire.

Fontenelle fait porter sa démonstration sur le fait que la Fable est le résultat d'un premier effort de rationalisation du réel – effort qui est *naturel* à la marche de l'esprit : l'origine des Fables n'est pas un fait spécifiquement Grec ou Antique – elle n'est pas historique en tant que telle. De même, le problème de l'origine des fables n'est pas, en dernière analyse, un problème d'histoire, mais de psychologie ou de gnoséologie : il faut à Fontenelle, tout comme dans la *Digression sur les Anciens et les Modernes*, montrer d'abord que la Fable est le résultat des lois naturelles et invariables de l'esprit. « Cette Philosophie des premiers siècles, écrit-il, roulait sur un principe si naturel, qu'encore aujourd'hui notre Philosophie n'en a point d'autre. »¹¹ Manière détournée d'affirmer que

¹⁰ *De l'origine des Fables*, OC, III, p. 187.

¹¹ *Ibid.*, p. 189.

la « nouvelle philosophie », pour « plus vraie » qu'elle soit, n'en est pas moins une production, voire, à la limite, une fable.

Le « principe naturel » sur lequel « roule » la philosophie de tous les temps, c'est, à proprement parler, cette action productive de l'esprit par laquelle la fable se constitue, et que Fontenelle définit comme un raisonnement analogique spontané, résultat d'une « curiosité » naturelle : « nous expliquons les choses inconnues de la nature par celles que nous avons devant les yeux, et [...] nous transportons à la physique les idées que l'expérience nous fournit. »¹² Ce serait là un fait que la connaissance humaine a toujours quelque chose d'une métaphore : « Nous avons découvert par l'usage, et non pas deviné, ce que peuvent les poids, les ressorts, les leviers : nous ne faisons agir la Nature que par des leviers, des poids et des ressorts. »¹³ Les sauvages primitifs, ne connaissant point ces choses, expliquaient les phénomènes de manière plus grossière, et l'on se souviendra que les personnages mondains des *Entretiens sur la pluralité des mondes* mobilisaient, eux, la métaphore de l'opéra : le monde visible est l'effet de poulies et de machines que nous ne voyons pas.¹⁴

Ainsi, la fable s'enracine *à la fois* dans un mécanisme psychologique et dans une procédure logique : tout l'enjeu derrière le projet d'une généalogie de la fable est en effet concentré dans cette démarche qui consiste à essayer de *prendre l'esprit sur le fait* pour analyser les lois qui gouvernent son activité – démarche qui atteint son terme dans ces *Fragments d'un traité de la raison humaine* et ceux intitulés *De la connaissance de l'esprit humain* que Fontenelle a laissés à la postérité. C'est que la pensée, tout comme la matière, a ses lois – l'un des fragments s'intitule en effet « Analogie de la matière et de l'esprit » et affirme : « Dieu a donné des lois au mouvement. Il a donné des lois à la pensée. »¹⁵ Et de la même façon que les lois de la matière produisent des êtres, les lois de la pensée produisent des représentations, équivalence qui a son versant négatif : « Les lois générales de la génération des animaux, écrit Fontenelle dans une amorce de chapitre arborant *Loi de la pensée* pour titre, produisent quelquefois des monstres. Ainsi la loi

¹² *Id.*

¹³ *Id.*

¹⁴ *Entretiens sur la pluralité des mondes habités, OC, II, p. 20.*

¹⁵ *De la connaissance de l'esprit humain, OC, VII, p. 507.*

générale de la pensée porte quelquefois au faux, mais rarement. »¹⁶ Ce qui est en cause, c'est la possibilité de penser *la nécessité de l'erreur*, en reconduisant l'analyse des productions de l'esprit sur leur ancrage dans des procédures strictement naturelles. L'histoire de l'histoire devient ainsi une histoire naturelle de la culture.

La considération des choses du passé n'a pas pour visée la fondation d'une normativité : elle est, de part en part, une entreprise *descriptive*. Fontenelle ne cherche pas des règles, mais des lois. Il s'agit, alors, de montrer que l'histoire de l'esprit découle de lois naturelles –, seulement on n'accède à ces lois qu'en interrogeant les faits – la méthode historique, donc empirique, est par conséquent la seule qui puisse livrer accès aux lois de l'esprit. Un traité de l'origine des fables demande donc lui-même de se fonder sur une première séquence d'analyse historique, de laquelle on s'élève peu à peu vers les principes

Fontenelle écrira, en ouverture de ses *Fragments d'un traité de la raison humaine* :

Ce n'est que par notre raison que nous parvenons à la découverte de ce qui nous est inconnu, et notre raison elle-même nous est aussi inconnue que tout le reste. Ce qu'on appelle communément la Logique m'a toujours paru un art assez imparfait : vous n'y apprenez ni quelle est la nature de la raison humaine, ni quels sont les moyens dont elle se sert dans ses recherches, ni quelles sont les bornes que Dieu lui a prescrites, ou l'étendue qu'il lui a permise, ni les différentes voies qu'elle doit prendre selon les différentes fins qu'elle se propose [...]¹⁷

Ce qui ne signifie pas autre chose que de mettre entre parenthèses toute recherche purement spéculative sur la méthode : il ne s'agit pas de trouver des « règles pour la direction de l'esprit », mais de remonter jusqu'à la « nature de la raison humaine ». Il faut donc d'abord montrer la corrélation entre des effets diversifiés, de façon à mettre en évidence l'universalité de l'activité de cette raison.¹⁸ Le Fontenelle tardif, celui qui écrit

¹⁶ *Fragments d'un traité de la raison humaine*, OC, VII, p. 494.

¹⁷ *Ibid.*, OC, VII, p. 477.

¹⁸ On se souviendra que *De l'origine des Fables* prétend justement pouvoir remonter des effets divers jusqu'à ce que l'on nommerait peut-être dans un vocabulaire contemporain les « structures » : « Je montrerais peut-être bien, s'il le fallait, une conformité étonnante entre les Fables des Américains et celle

désormais directement sur la raison humaine, adopte des formulations abstraites qui synthétisent le travail de l'historien.

L'esprit juge vrai tout ce qu'il ne peut penser autrement. Raison de cette loi. En vain un esprit serait capable d'idées vraies, s'il ne les croyait vraies. De juger en quel cas il doit les croire vraies, sur une règle qui serait née avec lui, et laquelle il irait envisager, cela serait inutile ; car cette règle même, pourquoi la croirait-il vraie ? Ce ne pourrait être que par un mouvement naturel et imprimé de Dieu : or il vaut autant que ce mouvement lui soit imprimé sur les choses mêmes que sur la règle.¹⁹

Mais dans *De l'origine des fables*, le jeune homme de lettres restait concret, c'est-à-dire plus près d'une méthode comparatiste :

Jusqu'ici les premiers hommes ont donné naissance aux Fables, sans qu'il y ait, pour ainsi dire, de leur faute. On est ignorant, et on voit par conséquent bien des prodiges : on exagère naturellement les choses surprenantes en les racontant, elles se chargent encore de diverses faussetés en passant par plusieurs bouches ; il s'établit des espèces de systèmes de Philosophie fort grossiers et fort absurdes, mais il ne peut s'en établir d'autre.²⁰

Ces systèmes, parce qu'ils se transmettent de génération en génération, gagnent une autorité que toute chose ancienne semble acquérir avec le temps. Montrer leur caractère de production *historique*, montrer que ces systèmes sont l'effet de l'organisation de la raison humaine, dès lors, constitue un enjeu théorique fondamental, puisque cela permet de montrer leur statut d'*artifice*. *De l'origine des fables* parvient ainsi à la formulation de ces deux principes généraux qui expliquent la naissance et la perpétuation des systèmes :

des Grecs [...] On trouve aussi chez les anciens Chinois la méthode qu'avaient les anciens Grecs, d'inventer des histoires pour rendre raison des choses naturelles. » (*Op. cit.*, OC, III, p. 197-198.)

¹⁹ *Fragments d'un traité de la raison humaine*, OC, VII, p. 491.

²⁰ *De l'origine des Fables*, OC, III, p. 192.

Le premier est le droit qu'on a d'inventer des choses pareilles à celles qui sont reçues, ou de les pousser plus loin par des conséquences [...]

Le second principe qui sert beaucoup à nos erreurs, est le respect aveugle de l'antiquité.²¹

Ces deux principes mis au jour, il devient alors loisible à l'historien de montrer leur dépendance par rapport à une situation historique donnée, c'est-à-dire de montrer qu'ils sont en eux-mêmes une expression de cette situation historique.

Conclusion : connaissance et maîtrise de l'histoire

Dans cette seule expression, *histoire de l'histoire*, se trouve résumée cette percée fontenellienne, qui arrache en quelque sorte l'histoire à son caractère de description du particulier pour la faire entrer dans le domaine de ce qui prendra le nom de « sciences humaines ». C'est que l'*histoire de l'histoire* n'est pas une histoire des actions héroïques ou blâmables, mais une *histoire de la philosophie* comme on dit alors, c'est-à-dire une histoire des représentations, des systèmes de représentations, une histoire, donc, des connaissances humaines – et des fables qu'elles occasionnent. Mais une telle histoire ne vise pas la reconstitution d'un *tableau historique des progrès de l'esprit humain* (Condorcet) ; elle vise, en fait, des connaissances d'ordre plus général au sujet de l'esprit humain :

J'appelle utile, quant à ce qui regarde l'esprit, tout ce qui nous conduit ou à nous connoître, ou à connoître les autres ; et ces deux choses me paroissent à-peu-près également utiles, parce que souvent on se connoît mieux dans les autres que dans soi-mêmes, et qu'enfin il est fort à propos de savoir comment sont faits les hommes avec qui l'on a tant de liaisons différentes.

[...] Ce n'est point l'histoire des révolutions des États, des guerres et des mariages des Princes, qu'il faut étudier ; mais sous cette histoire il faut développer celle des

²¹ *Ibid.*, p. 195-196.

erreurs et des passions humaines qui y est cachée, et donner tous ses soins à l'apprendre exactement.²²

Ainsi, l'*histoire de l'histoire* désigne ce mouvement réflexif par lequel l'esprit s'élève au-dessus de lui-même et prend pour objet ses diverses manifestations, englobant, donc, à titre d'histoire générale de l'esprit, différentes histoires particulières pour en dégager les lois. À son plus haut degré d'élévation, elle rejoint le temps de la *genèse*, au sens que donneront les successeurs de Fontenelle à ce terme, et que le seul titre *De l'origine des Fables* illustre (dont le pendant moins sceptique est l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* de Condillac), à savoir le temps *abstrait* et *universel* de tout esprit.²³ Fontenelle entend bien que cette nouvelle façon de faire de l'histoire constitue la condition de son passage au rang de science.²⁴ Et, de là, découle alors cette conséquence cruciale que l'histoire de l'histoire sera, aussi, instrument de *maîtrise de soi*.

Nous sommes des foux qui ne ressemblent pas tout-à-fait à ceux des Petites-Maisons. Il n'importe à chacun d'eux de savoir quelle est la folie de son voisin, ou de ceux qui ont habité sa loge avant lui ; mais il nous est fort important de le savoir. L'esprit humain est moins capable d'erreur, dès qu'il sait et à quel point et en combien de manières il en est capable, et jamais il ne peut trop étudier l'histoire de ses égarements.²⁵

En même temps, donc, qu'il édifie cette nouvelle « science », Fontenelle montre en quoi cette édification repose sur une caractéristique spécifique de l'esprit humain, qui

²² *Sur l'histoire*, OC, III, p. 177 et 179 respectivement.

²³ Voir Bernard Beugnot, « De l'histoire des savants à l'histoire des sciences », dans Alain Niderst (dir.), *Fontenelle. Acte du colloque tenu à Rouen...*, op. cit., p. 487-496 : « Ainsi s'éclaire, à l'horizon de la pensée de Fontenelle, la persistante présence d'une perspective génétique ; qu'il s'agisse des oracles, des fables, des règles de la tragédie ou de la vérité, il cherche à suivre aussi bien les processus d'engendrement du faux que l'émergence du vrai. » (p. 490) Sur la distinction *genèse/histoire* pour cette période, voir aussi Bertrand Binoche, *Les Trois sources des philosophies de l'histoire*, Paris, Presses universitaires de France (Coll. « Pratiques théoriques »), 1994, p. 13-78.

²⁴ « Ce n'est pas une science de s'être rempli la tête de toutes les extravagances des Phéniciens et des Grecs ; mais c'en est une de savoir ce qui a conduit les Phéniciens et les Grecs à ces extravagances. Tous les peuples se ressemblent si fort, qu'il n'y a point de Peuple dont les sottises ne nous doivent faire trembler. » (*Sur l'histoire*, OC, III, p. 180/*De l'origine des fables*, OC, III, p. 202)

²⁵ *Sur l'histoire*, OC, III, p. 180.

est justement cette puissance de réflexivité dont découle la possibilité même d'une *histoire de l'histoire*. Certes, les *Nouveaux dialogues des morts* semblaient confiner à un certain pessimisme, et d'autres textes aussi, comme ce fataliste *Traité de la liberté de l'âme*. Les formulations de Fontenelle sont précises : il concède à ce pessimisme que nous sommes tous des fous, mais, à la différence de ceux qu'on enferme, il importe pour nous de connaître la folie d'autrui (c'est là, en un sens, la justification même de l'acte d'exposer sous des dehors pessimistes la folie des morts anciens et modernes), parce que l'histoire de leurs égarements, du fait de notre communauté de nature, nous renseigne sur les nôtres.²⁶ Or, dès que l'esprit humain connaît à quel point et comment il est disposé à l'erreur, il diminue d'autant cette propension et devient capable de se maîtriser, c'est-à-dire de se donner des règles de conduite. On aura compris qu'ici, l'universalité du fonctionnement de l'esprit – entendre : le fait que nous soyons tous, Anciens et Modernes, pétris de la même argile – et l'histoire au terme de laquelle cette universalité est comprise et réfléchi sont intimement liées aux yeux de l'historien de l'histoire : celui-ci constatera en effet que les égarements historiques de l'esprit étaient tributaires de ce que celui-ci ne connaissait pas les lois de son propre fonctionnement ; et qu'en retour c'est cette reconnaissance qui permet désormais à l'historien de se placer non plus en simple témoin des événements particuliers de son époque, mais en *critique* des formes discursives dans lesquelles ces événements sont enchâssés, y découvrant une identité de structure avec celle des *fables* d'autres époques.

Par là, nous semble-t-il, Fontenelle ouvre la voie à une pensée des Lumières qui prend acte de ce que le savoir, s'il est un pouvoir au sens où Bacon l'entendait, c'est-à-dire au sens d'une capacité d'agir en vue d'une fin, constitue, en matière d'histoire, un contre-pouvoir en tant que possibilité de mettre un terme à ce qui conduit toute société vers le despotisme. Sa puissance critique devient alors source d'un engagement en vue de modifier le cours de l'histoire, lequel engagement demande en tout premier lieu de « changer la façon commune de penser »²⁷ en faisant accéder le public au savoir – ce que

²⁶ Nous avons analysé ailleurs un schéma réflexif du même ordre chez Diderot. Voir notre article « Aller-retour : fonction épistémologique et réflexive de l'altérité chez le Diderot de l'*Encyclopédie* », *Lumen*, XXIV, 2005, p. 79-92.

²⁷ On aura reconnu ici la formule de Denis Diderot, Article ENCYCLOPÉDIE, *Encyclopédie*, vol. V, Paris, Durand, 1765, p. 642A.

Fontenelle n'a jamais cessé de faire des *Entretiens sur la pluralité des mondes* aux *Mémoires* de l'Académie, de l'*Histoire des oracles* à celle du théâtre français.